



L'insomniaque

Kaël Parys

Partie 1

À cette époque, j'habitais encore à Paris, dans un petit appartement miteux du XX^e arrondissement, rue Pelleport. Je gagnais chichement ma vie en écrivant des piges pour un canard boiteux qui s'appelait *L'Olibrius*. Le rédacteur en chef, un jeune imbécile sournois et gras, me demandait de lui pondre une ou deux fois par semaine une courte fiction tarabiscotée.

Je passais à date fixe dans les locaux du journal pour prendre mon chèque. Je repassais invariablement une semaine après pour le réclamer, puisqu'il n'était jamais prêt à temps. J'accumulais retards de factures et autres paiements obscurs dont je me foutais éperdument.

Mon proprio gueulait sans arrêt pour réclamer son loyer. Je lui répondais d'être patient, que le chèque venait aussi sûrement que son mauvais caractère. Généralement il me traitait de petit con et je le remerciais de sa compréhension avant de lui raccrocher au nez.

De toute façon c'était un escroc. Comme tous les proprios de cette foutue ville.

J'étais en train de me préparer un joint sur la table du salon, lorsque le téléphone se mit à vibrer comme un godemiché à piles, près de mon atelier de roulage. En y jetant un bref coup d'œil, un numéro inconnu y apparaissait.

« J'arrive » que je dis à l'attention du téléphone. Puis je continue de rouler mon tarpé, en léchant généreusement la gomme arabique de ma feuille, avant d'enrouler le tout consciencieusement. Je l'allume et m'enfonce dans le canapé en soufflant l'épaisse fumée devant moi.

Bvvvvvtttt. J'avais oublié le téléphone. J'ai un message sur mon répondeur.

Chic. Je l'écoute en mettant le haut-parleur et en continuant de fumer ma merde.

Une voix de femme s'adresse à moi, dans un ton plutôt formel, mais que je trouvais sexy.

« Monsieur Boucher, j'ai obtenu votre numéro par le biais de votre employeur, à la rédaction de *L'Olibrius*. Élisabeth Guidon, je travaille aux éditions *Chapotté*. J'ai lu quelques-uns de vos travaux, et j'aimerais vous proposer de vous publier un manuscrit. Rappelez-moi pour me dire si cela vous intéresse. »

Je lâche une caisse de soulagement en m'apercevant que ce ne sont pas les impôts, à qui je dois pas mal de blé, et je regarde le plafond.

J'ai jamais été publié que dans des revues de troisième zone, ou des sites Internet minables. Mes anciens rêves de gloire me reviennent instantanément avant de s'évaporer sous la montée du chichon.

Ce matos est bon, et je vais chier un coup, la porte des toilettes ouverte. Les chiottes de cet appartement sont tellement petites que je ne la ferme jamais pour éviter d'y avoir les jambes à l'étroit.

Non pas que je sois particulièrement grand. J'aime chier à l'aise, voilà tout.

L'étron fini par couler au fond des canalisations, englouti dans un monde qui m'est complètement inconnu. Parfois, je me demande comment c'est, à l'autre bout de la chasse d'eau. J'imagine des égouts anciens en pierre. Un monde d'humidité, peuplé de rats et de crottes flottantes dans un torrent de pisse et de papier cul rose. Avec une lumière d'ambiance verdâtre. Ça a l'air chouette comme tout.

Partie 2

Le lendemain arrive avec son lot d'émissions télé bidons, le son douteux des voisins qui se disputent et le courrier qui s'accumule dans ma boîte aux lettres. Un jour comme un autre. Le téléphone me tire d'une semi-torpeur. Avachi sur le fauteuil du salon en sirotant une bière, je lui lance un regard dédaigneux et émet un rot étouffé.

– J'écoute.

– Putain Charles, ça fait trois jours que j'attends ton papier pour la publication de fin de semaine, tu fais quoi là ?

– Là je suis en plein dedans. Me manque une virgule ou deux et ce sera bonnard.

– Démerde-toi mais je ve...

– Attends, j'ai un double appel.

Je mets la liaison en attente et pose le combiné sur la table. Où est-ce que j'ai mis mon tabac ? Ah oui. Je sors mon papier à cigarette et m'en roule une tranquillement puis l'allume.

– Ouais, voilà. Tu disais ?

– Je veux ton papier ce soir sur mon mail, sinon je te coupe 50% du cachet le mois prochain, c'est clair ?

– Comme la bite translucide d'une crevette, mon chou. T'auras ton torchon, tu pourras essayer tes mains grasses dessus.

– Connard.

– Évitions les compliments, ça me rend tout chose.

Quelqu'un frappe à la porte de mon appartement.

– Je dois te laisser, ma cuisine prend feu.

Je raccroche avant d'avoir entendu un autre mot de cet imbécile. Me levant péniblement du fauteuil, je gagne le seuil de la porte et guette par l'œillet. C'est Claudine. Prenant une voix de fausset assez ridicule (j'ai beau essayer de perfectionner la technique, il me faut encore un peu de travail), je lance un :

– Chenior Boucher est abchent auchjourd'hui, repachez plus tard ch'il vous plait.

– Sale con, tu m'ouvres ou je mets le feu à ta tôle ?

Elle a dû entendre la fin de ma conversation téléphonique.

– Un inchtant che vous prie.

Je déverrouille la porte et l'ouvre sur cette furie brune qui pénètre mon foyer sans même me jeter un coup d'œil.

– J'espère que t'as mon fric, j'en ai marre de me faire balader comme une conne par tes excuses. Tu réponds jamais à ton téléphone en plus, je t'ai envoyé au moins dix SMS hier !

– Mon téléphone est sur silencieux. Et quand je l'entends pas, j'oublie qu'il existe. Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de ta visite, ma belle ?

– Le plaisir ? J'en doute ! Si je viens te voir, c'est parce que tu fais comme si je n'existais pas ! Tu t'en fous de moi, hein ? MAIS DIS-LE !

– Mais non, je t'aime. Je suis juste un type un peu particulier. J'aime en silence et à distance. Trop d'intimité, ça me rend parfois dépressif. C'est génétique. Héritage de mon père. Mais je suis dingue de toi, tu le sais bien.

Joignant le geste à la parole, je l'enlace de mes deux bras, sans pour autant poser ma canette de bière. La clope au bec, je brûle quelques-uns de ses cheveux, sans faire exprès, mais elle ne semble pas avoir entendu le léger crépitement de cette immolation capillaire furtive. Je pompe sur la cigarette comme un malade pour masquer l'odeur de cochon brûlé.

Elle me rend ma tendresse, je la sens fondre contre mon étreinte. J'ai bien envie de la baiser du coup. Ça rendra sa visite moins assommante, et puis elle aura l'impression d'appartenir à ma vie, comme ça.

– Tu remontes ta jupe, j'ai envie de te faire jouir.

– Hey ho, je suis pas ta salope !

– Même pas un petit peu ?

– Bon ok, juste un petit peu.

Elle remonte sa jupe sans prendre la peine d'enlever sa veste, et moi je sors mon machin. Je lui descends la culotte sur les genoux et la saisis par les hanches tout en la travaillant par derrière. Des gémissements, des ho, des ha, des hmm, et des oui plus tard, je lui mitraille le vagin d'un sperme riche en houblon.

Ma cigarette, toujours à la bouche, s'est éteinte et le papier est bien collé. J'ose pas l'enlever, en sachant que je vais sûrement m'arracher la peau des lèvres, ce serait con. Je la rallume, pendant que Claudine se refroque. Quelques mots que je n'écoute pas vraiment, puis elle me fait un sourire et prend le parti de se barrer, toute contente.

Les femmes sont décidément un mystère.

Je gagne ma salle de bain et me colle la tête sous la douche, qui vient à bout de la clope collée.

Y'a une solution à tout.

Partie 3

Je ne dormais pas. Jamais.

Depuis que j'étais né, je n'avais jamais pu dormir ne serait-ce qu'une nuit. Cet univers m'était étranger comme un continent qu'on aperçoit sur les cartes postales accrochées au frigo. Enfant, j'avais subi des batteries de tests dans de nombreux hôpitaux, parce que mon entourage s'inquiétait de ce trouble flagrant. Les médecins avaient pour habitude de se lancer dans des théories biscornues, enthousiastes qu'ils

étaient. Puis ils finissaient invariablement abattus, ne sachant trouver d'explication ou de remède à mon refus de dormir.

Je me sentais pas vraiment concerné. Je les regardais simplement m'examiner, tourbillonner autour de moi. J'étais indifférent.

Quand j'eus onze ans, un docteur souffla à mes parents sans se préoccuper de savoir si j'entendais :

– Mais c'est impossible ! Ce gosse devrait être mort ou fou à lier ! Ou encore un légume !

Moi je me disais que je préférerais être un fruit, parce que j'aimais beaucoup les fruits. Notamment les pommes que ma mère me pelait pour le dessert. Les poires juteuses. Ou les fraises bien rouges, trempées dans un monticule de sucre en poudre.

Pourtant, mon trouble du sommeil ne m'affectait que peu, comparé à ce que la logique commandait. J'avais sans doute des problèmes pour m'associer à mon entourage direct. Les gens me trouvaient bizarre. À l'école, les gamins ne savaient pas trop comment me prendre. Alors tantôt ils se foutaient de ma gueule, tantôt ils avaient peur de moi.

Il faut dire que quand on ne dort pas, et bien on rallonge presque de deux fois sa vie active. À quinze ans, j'avais plus ou moins le raisonnement d'un homme de trente, sur certaines choses.

Physiquement, j'avais de sérieuses valoches sous les mirettes. Des poches noires, en fait. Je me suis même maquillé, adolescent, pour donner crédit à un marginalisme volontaire. Puis j'ai fini par lâcher mon crayon et mon mascara, et n'en avoir plus rien à foutre.

La nuit posait son lot de problèmes également. J'avais tendance à vivre comme à mon habitude, au début. Puis très vite, perturbant le calme funambule de mes vieux, ils se fâchèrent, à bout de nerfs, que je fasse tant de bruit la nuit et les empêche ainsi de pioncer.

Quand je sortais pour me changer les idées, les voisins me prenaient pour un cambrioleur, les filles pour un violeur, les flics pour un voyou, les voyous pour une tête à claques.

Finalement y'avait que les putes qui me prenaient pour un client et qui me faisaient bon accueil. Je me suis pris d'amitié pour une en particulier. Pas spécialement jolie, mais gentille. J'ai d'ailleurs perdu ma virginité, pour cinquante balles, avec cette poule à la trentaine fanée. Elle me disait :

– Charlie, t'es un p'tit gars spécial. Ch'ui sûre que tu d'viendras célèbre, un type important. T'as un truc en toi.

Ça a fini par me laisser vaguement dans la même indifférence que je traversais depuis le début de mon existence.

Je ne l'ai plus revue.

Je me suis mis à écrire. En silence, à la lueur chiche d'une bougie. Je me calais sur un vieux coffre poussiéreux, au grenier de mes parents, et la lucarne me renvoyait invariablement le même ciel étoilé, où elle se troublait de traînées d'eau glissante, lorsque la pluie tombait.

Je préfèrai les jours pluvieux. J'aimais écrire au son des gouttes sur le toit de tôle. C'était le métronome qui rythmait la naissance de mes mots.

À vingt et un ans, j'avais écrit autant de poèmes que Verlaine de son vivant. Je m'étais passionné pour la cadence des syllabes, et la pluie avait été mon invariable et parfait tempo. Je fus publié dans une revue nationale et reçus l'approbation de mes pairs. Je ne savais pas vraiment ce que ça voulait dire, mais ça avait l'air d'être bien.

Et puis je me suis mis à vouloir dormir. Ce fut le commencement d'une lente et pénible descente aux enfers, bien que je n'y sois jamais parvenu.

Partie suivante : Arrêtons de compter, ou alors les moutons, pour s'endormir

Je fixais ce stylo dans ma main. Je le regardais intensément et niaisement.

De ce regard qu'on enverrait à une fille qui aurait des jambes trop longues, avec des bas noirs prometteurs et des talons aiguilles rehaussant superbement ses mollets délicats. Voyez, ce genre de truc où on avale souvent sa salive de traviole pour s'étouffer comme un con la seconde suivante et dissimuler tant bien que mal le teint rouge pivoine soudainement acquis.

Là, c'était juste un stylo. Je l'avais dans la main, et ce n'était pas tant le stylo que je regardais, mais ce qu'il me disait.

Il me disait « putain, ça y est Charles, t'es un écrivain. Un vrai. Tu viens de prendre le premier virage réussi dans ta vie, sans rayer la carriole ». J'en avais les yeux humides, à fixer ce stylo. Une poussière m'aurait agressé, que je me serais sûrement retrouvé borgne ensuite. Mais non, finalement, la poussière restait sur la moquette.

Et le stylo n'exultait pas soudainement d'un rire gras et tonitruant pour se payer ma gueule, et m'annoncer que c'était pour déconner. Le con. Je l'aurais dévissé et noyé dans une mare de blanco. J'étais abasourdi de satisfaction. Mais en même temps, quelque chose clochait.

– Félicitations Boucher, vous faites officiellement partie de nos protégés maintenant.

Elle se leva de son fauteuil en cuir et me tendit la main.

Moi je regardais mon stylo. Enfin son stylo, en fait. Elle me l'avait prêté simplement pour signer le contrat.

– Charles ?

Elle me souriait. Je le sentais, même sans la regarder.

– Ouais ?

– Félicitations et bienvenu parmi nous. C'est sûrement une grande satisfaction pour vous d'être enfin signé pour un livre.

– Ben ouais.

Sa main était toujours tendue au-dessus de son luxueux bureau, dans ma direction.

À contrecœur, j'y déposais le stylo, comme si c'était de mauvais augure. Je m'attendais presque à ce qu'elle s'en serve pour gribouiller salement par-dessus nos signatures conjointes.

Elle eut l'air d'une conne, l'espace d'une seconde, puis déposant son stylo, et sans insister pour obtenir de moi une poignée de main, me raccompagna à la sortie.

– N'oubliez pas le dîner jeudi soir.

– Non, bien sûr. J'y serai. Je dois m'habiller ? Je veux dire, genre sans trous dans le jean ?

– Peu importe, venez comme vous venez.

Je jetais un dernier regard au stylo, posé sur le bureau.

Et en passant le seuil de la porte, sans comprendre vraiment pourquoi, j'avais l'impression d'avoir perdu quelque chose d'irréparable.

Peut-être ma dernière chance d'un jour trouver le sommeil.

*

– *Dis Charlie, pourquoi t'as fait ça ?*

- *Fait quoi ?*
- *Vendre ton âme au rabais à cette maquerelle mal baisée ?*
- *Je sais pas. Je crois que j'y ai vu une opportunité.*
- *Genre ?*
- *Genre une occasion... un truc qui se présente pas tous les jours, et que tu saisis pour voir où ce genre de truc mène.*
- *T'y as pas réfléchi avant de te lancer ?*
- *Réfléchir à quoi ?*
- *Que t'es devenu une pute avec ton cul détenu par quelqu'un.*
- *Si.*
- *Et alors ?*
- *Et alors... rien.*
- *T'y as pas réfléchi.*
- *Non.*
- *Et maintenant ?*
- *Je sais pas. Je vais juste essayer de dormir, je crois.*
- *Comment tu comptes t'y prendre ?*
- *Pour commencer, ferme-la.*
- *Ça va pas suffire, Charlie.*
- *Je sais.*
- *Quand je l'aurai fermé, tu feras quoi ensuite ?*
- *Je me dirais que tout ça est un mauvais rêve, et que je n'arrive simplement pas à me réveiller. Que je dors depuis toujours. Je ronfle peut-être, même.*
- *Alors réveille-toi vite, parce que ta vie est en train de tourner au putain de cauchemar.*
- *Je vois pas de quoi tu parles.*
- *Et bien je vais te le dire, Charles. T'es une pute éveillée. Les yeux grands ouverts. T'es pas du tout en train de dormir. Et t'as vendu le seul rêve qui te restait, de toute cette foutue existence qui ne fait jamais de pause. Tu devais trouver le moyen de partir de l'autre côté, mais tu l'as vendu. Tu ne le cherches plus pour toi, tu ne fais plus que l'inventer pour d'autres. Pour leurs sourires, leur carte de crédit, pour une baise, un dîner au restau ou une belle voiture. Tu l'as refourgué aux courtiers de l'enfer pour le voir jouer les montagnes russes sur des putains de*

graphiques. Des putains de graphiques, Charles. Voilà ce que tu as fait du seul rêve que tu possédais. Tu t'es vendu. Que te reste-t-il, maintenant, dis-moi ?

– L'envie de te mettre ma main dans la gueule.

Partie d'après : Le homard est digne d'éloges

Je m'étais mis sur mon trente et un.

Le dîner s'annonçait riche en niaiseries et suçage de bites molles. Éliisa – mon éditrice – était assise à ma droite. En face de moi, en train de siroter un cocktail rose à l'aide d'une paille rose, se trouvait Grégoire Lesac. C'était un journaliste, ou plutôt critique littéraire pour un quotidien qui ne manquait pas de lectorat. Accessoirement, c'était aussi une tête de con.

À ma gauche, il y avait Théo Membélé, un Black au teint aussi noir que son complet trois-pièces. On l'aurait dit sorti tout droit d'un film d'espionnage, mais il était simplement photographe.

Les mains serrées sur ma fourchette et mon couteau, le homard qui trônait dans ma grande assiette blanche me faisait de l'œil. Et ça me rendait plutôt mal à l'aise, je dois dire. On en était au duel du regard depuis cinq bonnes minutes, et il ne voulait pas baisser ses petites billes noires. Moi non plus, je n'avais pas l'intention de céder.

– D'où vous est venue cette idée sur l'insomnie, Charles ? Je dois dire que les quelques passages que j'ai pu lire, merci à Éliisa (il fit un petit clin d'œil à cette dernière, que je ne vis pas puisque je fixais mon homard), m'ont captivé. Votre plume est saugrenue à souhait, incisive et indifférente, et le sujet plutôt tiré par les cheveux, mais j'ai adoré.

Maman-poule répondit pour moi, après qu'il était évident que je n'avais pas le moins du monde écouté sa question.

– Charles est un authentique auteur original, voyez-vous. C'est sa personnalité, tout autant que la qualité de ses textes qui m'ont séduite, chez lui. Je pense que c'est une sorte de visionnaire de l'âme humaine.

Un blanc s'installa dans la conversation de nouveau. Mes mains, toujours fermement agrippées sur mes couverts, se crispaient alors que le duel gagnait en intensité et qu'une petite larme d'effort se formait au coin de mon œil. Le homard, lui, restait immobile. Parfaitement stoïque et maître de lui-même.

Élisa profita du brouhaha ambiant pour me chuchoter :

– Bon Dieu, Boucher, qu'est-ce que vous foutez ?

Sifflant entre mes dents, je lui répondis que je participais à la lutte des espèces.

Le grand Black restait silencieux cependant que le journaliste reprenait :

– Et qu'est ce qu'il perçoit votre visionnaire dans son assiette ?

Il décocha un rire hautain dont la sonorité m'indiquait clairement qu'il venait de s'immiscer à son tour dans cette lutte des espèces. Il voulait représenter l'ensemble des têtes de cons, je suppose.

– Je n'ai pas besoin de plus d'un coup d'œil sur vous pour faire le tour de la question à votre propos. Vous êtes bien loin de la ténacité et du *self-control* de ce crustacé décapode.

Lesac émit de nouveau un petit rire imbécile.

– Vous savez Boucher, les illuminés à la colle dans votre style, j'en ai brassé des dizaines.

– Je n'ai ni besoin de colle ou de ciseaux pour vous découper ou vous reconstituer. Il suffit de respirer votre parfum insipide, de voir votre regard fuyant et fouine, ou de détailler votre pantalon bien repassé pour comprendre que vous êtes un trou-du-cul à demi impuissant. Vous êtes incapable de bander sans vous habiller en femme, Lesac.

– Ma vie sexu...

– Vous préférez les porte-jarretelles noirs ou de couleur ?

– Ça n'a aucun sens...

– Vous en portez un, sous votre costume. Moi je serai tenté de dire noir, pas vous Élisa ?

Mon éditrice était gênée, sans doute partagée entre le rire et la honte.

– Charles, je crois que je devrais vous ramener chez vous...

– Si on baise ensemble, alors je préfère chez vous.

Un serveur arriva dans sa livrée impeccable et nous demanda s'il y avait un problème avec le homard, constatant que nous ne touchions pas nos assiettes. Je relevais la tête vers lui.

– Du tout. Vos homards, Monsieur, sont dignes d'éloges.

Membélé, qui n'avait pipé mot, sortit son appareil photo et prit un cliché du monstre rouge aux yeux obsidiennes.

Post-Partie de celle d'avant : Insomnie

Je suis à la fenêtre de mon studio, la clope au bec. Je contemple le tout Paris. Ou plutôt je fais comme si, parce que j'ai un putain de mur en vis-à-vis qui me bouche la vue. Mais l'ambiance nocturne citadine reste. Avec ses bruits isolés de bouteilles en verre roulant sur les pavés, une rue plus bas. Ses sirènes hurlantes au loin, pressées comme une envie de pisser, irrépressible. Le ciel teinté par la lueur des lampadaires et les aboiements de clébards à moitié saouls (ou est-ce leurs maîtres ?).

Je me suis gavé de benzodiazépine : un petit cocktail de Lormétazépam renforcé par du Loprazolam, et la cerise sur le gâteau, un cacheton de Zopiclone. J'ai fait passer le tout à la Corona, qui a un goût fadasse, mais un chouia métallique.

Je passe un coup de fil à Claudine, et je dois m'y reprendre à deux fois, parce que je tombe sur sa boîte vocale. Finalement sa douce voix empâtée se fait entendre dans le combiné.

– Putain, Carlito, t'as vu l'heure ? Qu'est ce qui se passe encore ?

– C'est presque l'aube, poulette. Je te rends service en te permettant de contempler ce spectacle cyclique, redondant et tellement... chiant, ouais. Mais poétique un lever soleil !

– Tu m'emmerdes avec ta poésie...

– Tu passes à la maison ? Je crois que je vais mourir bientôt.

– T'es dégueulasse, tu me fais le coup à chaque fois pour me culpabiliser. Je déteste ça.

– Je vois pas de quoi tu veux parler.

– T'es un vrai connard, tu sais.

– Vi.

– Non, je viendrais pas.

– Je crois que je fais une indigestion de médocs, faudrait que tu me masses les tripes... et puis les couilles aussi.

– Crève, bâtard.

Puis elle raccroche.

L'amour n'est plus ce qu'il était. Tout ça pour pioncer quelques heures de plus. C'est vraiment moche.

J'ai la bouche pâteuse et le palpitant qui galope vite dans ma poitrine. Faut que je baise pour me relaxer. J'appelle mon éditrice, mais elle ne répond pas.

Je reprends cinq cachets de différentes couleurs, puis je me baise avec la main.

Le lendemain s'apprête à résonner, tandis que j'enfile un premier pied dans ma tombe-pyjama, la bite poisseuse collée à la cuisse.

Final round

– Eûoograûjeduâä, Jaârlyie.

Clignote-clignote et bruitages au ralenti. On se croirait sur les marches du Martinez dans *La Cité de la Peur*. Je me demande où est Émile.

Un mur blanc défile de bas en haut, tout seul. Et la tête de Claudine qui remue ses lèvres pulpeuses devant mes yeux. Flash-flash, y'a des loupiotes au mur qui sont éblouissantes. Flash.

J'ai bien envie de lui dire d'articuler au lieu de faire la speakerine.

– Hein ?

La reprise du temps à son flot habituel me donne envie de gerber, ça me latte jusque dans le cuir chevelu.

– Accroche-toi, Charlie !

Je lui fais un clin d'œil involontaire et lâche un petit rot de soulagement. Je ne suis pas dans la quatrième dimension, c'est déjà ça. Juste à l'hôpital. On m'a collé sur un de ces lits à roulettes, couinant comme un wagon de mine. Puis finalement on éteint la lumière et on coupe le son. Même pas de friture sur l'écran, ça a quelque chose de reposant.

Ah non, ça se rallume.

– Il revient, docteur, on a un pouls. Une infirmière avec deux fers à repasser vient de me cramer la poitrine. L'odeur de mes poils calcinés me monte aux narines.

– Cavapanan ?

Je lui colle un coup de genou dans les dents, et me redresse d'un bond. Le personnel soignant est trop occupé à endiguer l'hémorragie du pif de leur collègue. J'en profite pour me propulser du pied et fais filer ma chariote de l'enfer dans le couloir.

– Hey !

La poursuite commence. Un petit vieux avec une canne et un bras en écharpe traverse l'autoroute au moment où mon bolide décapotable lui fonce dessus, mais je peux pas lui faire d'appels de phare.

– Barre-toi de là, inconscient !

La direction de l'engin laisse à désirer, et en vue de la collision, une seule solution m'apparaît clairement à l'esprit. Je gagne davantage de vitesse d'une série d'impulsions avec les pieds contre le mur et m'accroche fermement au chambranle du navire.

Le lit manque de se renverser lorsque je roule sur l'éclaté, mais finalement après quelques cahots, il se rétablit. Une pancarte m'indique qu'il y a une bretelle de sortie sur la gauche, en direction de la morgue.

– Attends-moi, Charon, j'arrive !

Les bruits de course derrière moi se font menaçants, on m'interpelle, on me hèle, on m'invective et on me traite de connard. Même Claudine s'y met.

– Bordel Charles, arrête, reviens !

Oui mais non, t'as pas les mêmes à la maison.

Le virage s'est bien passé, et je reprends de la vitesse à nouveau. Les gens crient et se jettent contre les murs pour m'esquiver. Les cheveux au vent, j'envoie un sourire radieux à une poule ravissante en blouse blanche, qui me regarde avec des yeux ronds. Puis un bruit finit par attirer mon attention. La canne du vieux s'est accrochée au lit, et traîne lamentablement derrière. Sans doute une soudaine envie de voyager.

Je la récupère et d'un simple mouvement, brise avec l'embout caoutchouteux une alarme incendie. La cloche résonne, comme au collège quand c'est l'heure de la récré. Même les lumières clignotent au rythme de l'alarme. Y'a quand même des électriciens qui ont de l'humour. Je heurte une double porte de saloon qui me fait tomber à plat ventre, la tête dans le vide. En nageant la brasse, mes jambes arrivent encore à me faire gagner de la vitesse. La cohorte hystérique de blouses est toujours à mes trousses cependant que j'aperçois un gardien mastoc posté devant un large escalier qui descend. Le géôlier bedonnant brandit une arme dans ma direction en me hurlant de faire feu. Ou de lui laisser la vie sauve, peut-être, je suis pas sûr. Je vois dans ses yeux l'affolement.

Puis ma tête, véritable figure de proue de mon vaisseau de guerre à roulettes, lui éperonne les roubignoles avec fracas. Des bangs, des clangs, des bings, et un coup de feu qui part. En bas des marches, dans le chaos d'armature de literie et de jambes tordues, le symposium de docteurs essoufflés s'est réuni. Claudine crie parce qu'il y a du sang partout sur ma tête, là où le coup de feu est parti.

On s'affaire, on s'affole, on crie au meurtre, au scandale, au fou et au feu à cause de l'alarme qui gueule toujours le même refrain.

Dans ce brouhaha de fête foraine, le gardien horrifié demande au médecin s'il m'a tué.

Hippocrate lève la tête gravement vers lui, et annonce solennellement :

– Non... il dort.